

Voyage dans le temps à Saint Goussaud par Monsieur Tarnaud

Notre époque a pris conscience assez récemment qu'il existe partout un patrimoine immatériel qui pourrait se perdre, si nous cessons d'y prêter attention. Ce patrimoine, c'est la mémoire du passé, notre mémoire que nous voulons rafraîchir en allant au-devant des séniors pour partager les souvenirs de leur jeunesse. Et quoi de mieux pour décrire le mode de vie d'une population, que d'écouter son histoire. C'est ce que nous fîmes lors de notre rencontre avec Monsieur et Madame Tarnaud pour leur demander de nous raconter la vie, leur vie à Saint Goussaud, à partir des années 1930. Écoutons-les :



Avant que le barrage de Chatelus le Marcheix ne soit opérationnel, (la production d'électricité sur le site a commencé en 1932), nous n'avions dans nos maisons à Saint Goussaud, que deux ou trois lampes à pétrole pour nous éclairer. Nous achetions le combustible à l'épicerie par bidon de 5 litres. Lorsque l'électricité est arrivée, nous nous sommes équipés que d'une ampoule dans la cuisine et une dans l'étable, juste de quoi remplacer nos lampes à pétrole. Puis progressivement, toutes les pièces de la maison ont disposé de ce nouvel éclairage; c'est Jean Denaud qui réalisait les travaux d'installation.

A cette époque, les habitants du village se réunissaient chez les uns ou les autres à tour de rôle, plusieurs fois par semaine. En rassemblant jeunes et vieux d'une même communauté, ces soirées permettaient, au-delà du simple plaisir de se retrouver, de tisser et d'entretenir des liens sociaux et surtout générationnels inestimables. Ces veillées se déroulaient après le dîner et pouvaient selon les convives se terminer assez tard dans la nuit.

Le soir, avant l'arrivée de l'électricité, lorsque nous étions réunis, la clarté indigente des lampes à pétrole creusait la pénombre ambiante : visages et voix prenaient alors du relief; le monde se troublait de présences fantastiques et, réunis dans cette oasis de lumière, le groupe se resserrait. Dans pareille atmosphère, les conteurs captivaient leur auditoire. Les plus anciens étaient les plus experts ; les hommes évoquaient la chasse, le service militaire ou la guerre ; ceux qui avaient voyagé racontaient ce qu'il avait vu. La veillée était un moment privilégié pour raconter et écouter.. Nous échangeons aussi des anecdotes, des nouvelles diverses... Les histoires distraient, instruisaient et transmettaient les savoirs, la culture et les valeurs de la communauté.

Durant ces soirées, les femmes tricotaient des chaussettes, des pulls ou raccommodaient en papotant. Les hommes sortaient les cartes et on jouait... parties de belotte ou de manille. Nous mangions des châtaignes grillées ou quelques autres fruits selon les saisons. Le maître de maison offrait de son vin que chacun se devait d'apprécier, alors que les femmes faisaient griller les châtaignes pour nous les servir.

Les femmes confectionnaient aussi des chapeaux limousins. Elles réalisaient pour cela des tresses avec onze brins de paille de seigle. C'était très compliqué. A l'aide d'un petit instrument qu'elles rentraient dans la tige, elles faisaient 4 brins et avec ces brins elles confectionnaient la tresse. Quand la tresse était assez longue, alors elles faisaient le chapeau. C'était un sacré travail.

La mort était aussi une occasion de veillée où, plus que jamais, les rites et les codes étaient importants. Veiller le mort, consistait à la fois à l'accompagner et à le quitter. C'était faire de la mort un événement communautaire et donc éminemment humain.

Parfois, il y avait des bals au bourg de Saint Goussaud dans l'atelier de menuiserie de Marcel Volondat situé au croisement de la mairie. L'orchestre se composait souvent que d'un seul accordéoniste qui nous faisait

danser la valse ou la polka limousine. Les mères accompagnaient leur fille et restaient assises sur les bancs installés tout autour de la salle ; elles surveillaient. Parfois, elles participaient aussi aux danses. Le bal pouvait être gratuit, payant à la danse ou encore à l'entrée ; un tampon sur l'avant-bras permettait de reconnaître ceux qui étaient en règle. Chez les Volondat, on trouvait aussi à côté de cette salle de danse, épicerie, bistrot et atelier de menuiserie.

Avant la guerre, l'école de Saint Goussaud était située dans les bâtiments de la mairie. Un des préaux existe encore avec les WC primitifs de l'époque. On y comptait de 20 à 30 élèves allant de 6 ans jusqu'à 12 ans, âge du certificat d'étude. Il y avait une classe de garçons et une classe de filles. Les enfants venaient à l'école en sabots. Les chaussons à l'intérieur des sabots ont remplacé tardivement la paille qui était généralement utilisée pour protéger les pieds nus. Un couple d'instituteurs, logé à la mairie, assurait l'enseignement dans les deux classes et le secrétariat de mairie.

Pour parler de notre église, le dernier curé de Saint Goussaud a été le père Dercier qui mourut en 1928 ; après notre paroisse a été desservie par le curé de Mourioux, le père Guéraudie. Avant la guerre, on recensait environ 50 habitants dans le bourg de Saint Goussaud. Il y avait cinq bistrots ou cafés (dont les tenanciers étaient aussi quelques fois cultivateurs), trois sabotiers, deux forgerons, un horloger et un charron.

Chaque maison du village abritait environ 5 vaches. Les plus riches propriétaires en possédaient jusqu'à 20 ; tous les foyers avaient aussi moutons, poules et lapins. Les vaches, utilisées comme animal de trait pour les labours ou la traction des charrettes, devaient être ferrées par le forgeron qui était parfois aussi charron et fabricant de charrettes.

Monsieur Tarnaud nous raconte qu'il fit son apprentissage de coiffure en 1938 chez Valaud à Chatelus le Marcheix. Puis il a travaillé en temps que coiffeur à Boussac, Saint-Junien et aussi à Saint-Goussaud où son salon était installé chez lui, dans une pièce de l'auberge. Il a même été coiffeur en Allemagne durant un an, pendant le service du travail obligatoire (STO). Comme il était blond, tout le monde croyait qu'il était allemand.

Madame Tarnaud, nom de jeune fille Lafrançaise, était née à Strasbourg en 1921. En 1939, sa famille, sans doute à cause de son nom, a dû quitter sa ville natale sous la pression des Allemands. Elle est venue dans la Marne puis elle s'est installée en Creuse au Fieux en 1944 où elle a connu son futur mari.

Monsieur et Madame Tarnaud se sont mariés à Saint-Goussaud en 1945 ; ils ont aménagé leur maison dans le bourg en auberge, en 1950. L'habitation avait été achetée en viager. Les redevances annuelles, indexées sur le cours des céréales, représentaient le prix de 339 kg de blé. A "la vieille Auberge", nom du commerce des Tarnaud, la patronne pouvait servir jusqu'à une trentaine de couverts par jour. Un menu unique était proposé à tous les convives, assis pendant le repas autour d'une même table. Venaient manger les ouvriers de passage mais aussi les pensionnaires saisonniers qui débarquaient chaque année pendant les vacances. L'auberge proposait 5 chambres; elle faisait aussi vente de tabac ; elle n'a fermé qu'en 1992.

L'agence postale de Saint-Goussaud, dépendant de la poste de Chatelus le Marcheix, était située dans le bâtiment abritant actuellement le restaurant « Le relais de St Goussaud ». Monsieur Tarnaud, le père, a travaillé de 1929 à 1950 dans cette agence qui a fermé en 1964. Georges Tarnaud, le fils, qui aujourd'hui nous reçoit, a commencé par faire des remplacements de facteur dès l'âge de 15 ans, en 1935 ; son père lui demandait parfois de le remplacer pour pouvoir aller chasser. Le courrier venant de Limoges était déposé à la Croix du Sud chez la Lucienne; le transporteur était l'entreprise Goumy.

Le facteur, à cette époque, était payé au kilomètre parcouru pendant sa tournée. Pas de congés payés, ni de congés maladie ; 364 jours par an travaillés, le 1er janvier étant le seul jour férié. Le travail débutait à 7h par le tri à l'agence ; la distribution du courrier commençait ensuite à 8h ou 8h30 et se terminait après 14h par tous les temps.

Monsieur Georges Tarnaud ne fut titularisé qu'en 1965. A cette époque, avec ce statut et de l'ancienneté, le facteur pouvait choisir son circuit, certains ayant la réputation d'être plus confortables que d'autres. Ses

tournées à vélo se sont déroulées d'abord sur Saint Pierre Chérignat en 1964, puis sur Chatelus le Marcheix, en 1974, équipé de sa mobylette personnelle. Une bonne bicyclette ou mobylette ne le dispensait pas d'emporter avec lui le nécessaire de dépannage car les crevaisons étaient fréquentes sur les chemins.

Les titulaires, habillés par l'administration bénéficiaient de la tenue d'hiver et de la tenue d'été, comme dans l'armée et la gendarmerie. Leurs uniformes étaient fournis par la poste (sans les chaussures ni la cape) mais pas le vélo, ni la mobylette.

Monsieur Tarnaud distribuait beaucoup de courrier et collectait les missives qui avaient été déposées dans les boîtes aux lettres réparties dans les villages : bonnes et mauvaises nouvelles, parfois lettres d'amoureux, "billets doux...", le facteur était le messager que l'on attendait souvent avec impatience, que l'on redoutait parfois mais cette modeste lettre timbrée à 50 centimes, venait rompre la solitude et mettre un terme à l'anxiété des familles isolées. Monsieur Tarnaud devenait ainsi le confident qui devait parfois lire les lettres aux familles car il rencontrait quelques illettrés dans nos villages. Il y avait que très peu de journaux à distribuer, quant à la publicité, que l'on appelait la réclame, on ne la connaissait presque pas.

Après-guerre, la pension trimestrielle des retraités leur était versée en argent liquide; celle-ci était apportée par le facteur qui pouvait conseiller au bénéficiaire de la déposer en sécurité à la caisse d'épargne. En récompense de ses services, et malgré le temps qui pressait, il avait droit à un café. Et quand il y avait réjouissance à la ferme, il était convié à partager le repas de la fête.

Souvent les foyers l'invitaient à prendre un verre pendant sa tournée. Pour le déjeuner, il avait l'habitude d'aller tous les jours chez les parents d'un collègue qui lui faisaient le repas ; puis quand ses hébergeurs sont devenus trop âgés, il a pris l'habitude de se restaurer dans un café du coin. Même pendant ces agapes, notre facteur ne se départait pas du sérieux et de la responsabilité de sa fonction : le sac en cuir volumineux plein de courrier restait à ses pieds et la casquette restait sur la tête.

Il existait une grande confiance entre le facteur et les habitants. Ceux-ci lui faisaient souvent part des nouvelles qu'il leur apportait. Parfois, on lui confiait des médicaments ou de la nourriture à transmettre à d'autres personnes sur son circuit.

Un jour, lors de sa tournée, une femme affolée sortit de sa maison et interpella Monsieur Tarnaud à son passage dans un village, pour lui faire voir le gros abcès que son mari avait sur le dos: ce n'était pas beau à voir. Après avoir constaté la blessure, Monsieur Tarnaud a pu prévenir le docteur au premier téléphone rencontré (rare à l'époque) et lui suggérer de ne pas oublier de quoi inciser un abcès. Deux semaines plus tard, le facteur revit dehors notre homme en pleine forme. L'opération avait réussi.

Le premier téléphone public de la commune a été installé à Redondesagne, puis à Champegaud, puis dans d'autres villages dont le bourg. Les téléphones étaient mis en place gratuitement chez un particulier à la seule condition que tous les voisins puissent l'utiliser, chacun devant bien sûr payer sa communication. Un des premiers numéros au bourg a été le n° 8 à St Goussaud (celui de « la vieille Auberge »). Le central téléphonique a d'abord été à Marsac puis à Chatelus le Marcheix.

La lanterne des morts était originellement située près de l'église, là où se trouvait le cimetière du village. Le déplacement du monument a eu lieu en 1910, sans doute au moment où le cimetière a été supprimé. Cet édifice se composait d'un fût de colonne de quelques mètres de haut, surmonté d'un fanal funéraire dans lequel une petite lumière était originellement allumée toutes les nuits. La lanterne des morts restait symbolique pour nous, nous dit Madame Tarnaud ; elle apportait la lumière en ce lieu de passage où les corps sont en attente de leur jugement et restent parfois dans l'errance. La lanterne représentait une véritable protection spirituelle, voire corporelle pour les morts comme pour les vivants.

L'actuel emplacement de la lanterne des morts s'appelle Civaury parce que, vers l'an 600, de ce lieu, Gonsaldus, futur Saint Goussaud, pouvait voir le puits des trois cornes où résidait son frère Vaury également ermite et futur Saint. A l'époque et sans doute jusqu'au début du XXème siècle, il n'y avait que très peu d'arbres et les vues étaient plus dégagées qu'aujourd'hui.

Comme légende locale, il y avait bien sûr l'histoire du petit bœuf de Saint Goussaud que les jeunes non mariés devaient piquer pour rencontrer l'âme sœur. Puis, la pierre du trésor qui se situe près du théâtre de Saint Goussaud : elle devait être le piédestal d'une statue de Jupiter : le soir de Noël, la pierre s'ouvrait et une statue en sortait. Enfin, la pierre de la pluie, près du bourg : c'est là où le père Dercier conduisait, pendant les années de sécheresse, ses ouailles en processions, au cours desquelles on faisait des prières pour que la pluie tombe.

Le Bourg de Saint Goussaud, étant situé sur un sommet, ne disposait pas de source proche des habitations. Il y avait, pour palier à ce manque, 5 puits qui étaient utilisés pour l'usage habituel des habitants, jusqu'à l'arrivée de l'eau courante en 1967. En 1960, les Tarnaud ont fait creuser un puits dans la cour de leur maison pour assurer les besoins en eau de l'auberge, sans devoir aller jusqu'au puits communal. Un sourcier puisatier de La Souterraine a déterminé le meilleur emplacement et a creusé un réservoir de 12m de profondeur avec un ouvrier et pour cela, il a dû utiliser 380 cartouches de dynamite de 200 grammes chacune pour fracturer la roche.

Et enfin, sachez nous dit Monsieur Tarnaud que l'autocar Bénévent-Limoges mettait trois heures pour effectuer le parcours entre les deux villes ; il s'arrêtait dans presque tous les villages.

Il faut avouer que notre vie actuelle n'est pas propice à la transmission des souvenirs. Trop pris par le présent, nous n'avons plus souvent l'occasion de raconter notre passé vécu, à nos enfants et petits-enfants. Il nous manque sans doute pour cela, les veillées que nous devrions penser à remettre à la mode dans nos hameaux. En attendant, remercions Monsieur et Madame Tarnaud, (chez qui nous avons été tous les deux fort bien reçus), d'avoir accepté de partager avec nous leurs précieux souvenirs d'un temps passé qui nous est à la fois proche par les années, mais lointain par le mode de vie évoqué.

Visite des Tarnaud avec Jean Jacques Simon de Saint Goussaud (Décembre 2015)